



Alceste au tableau noir

ALCESTE DE GLUCK.
Paris, palais Garnier,
le 12 septembre.



Alceste est un opéra ingrat. Un de ceux où Gluck, secondé par ses librettistes Ranieri de' Calzabigi (l'original italien) et François-Louis Gand Le Bland du Roulet (la version française que l'on entend ce soir), a poussé le plus loin les principes de sa réforme, tournant le dos aux facilités hédonistes pour exalter la grandeur de la tragédie antique. Cette austérité foncière, Olivier Py l'assume : tout est noir dans son spectacle. Noirs, les

costumes. Noir, le décor de Pierre-André Weitz. Noir, le grand tableau sur lequel, avant que la représentation commence, des artistes dessinent à la craie la façade du palais Garnier, bientôt effacée, pour laisser place à d'autres croquis, des paysages, des cités lacustres, une tête de mort, l'électrocardiogramme d'Admète, des sentences plus ou moins bienvenues, etc. Par ce processus de création éphémère, Py veut sans doute souligner le caractère fugitif de toute chose, jolie métaphore s'agissant d'un ouvrage qui ne parle que de la mort. On mentirait si l'on disait qu'il s'agit de sa mise

en scène la plus aboutie et la plus originale. Mais il y a dans l'élégance simple de cette narration, une poésie qui nous touche.

Lutte avec la voix

Le plateau dispense bien des bonheurs, même si Sophie Koch, comme naguère une Anne Sofie von Otter, butte sur la tessiture hybride du rôle-titre, marchant sur des œufs jusqu'aux « Divinités du Styx ». Une fois l'épreuve passée, le chant se libère un peu mieux, sans que l'on sache toutefois ce qui, de la lutte de l'artiste avec sa voix ou de sa noblesse intacte, nous émeut. Admète tombe en revanche sans un pli sur les

Dans l'enfer d'Olivier Py,
Sophie Koch (Alceste)
se sacrifie pour
Yann Beuron (Admète).

épaules de Yann Beuron, modèle de déclamation nourrie par un timbre en gloire et une projection de javelot.

Jean-François Lapointe court un peu après le grave du Grand Prêtre, mais le galbe et l'éloquence effroyable font merveille. Lauriers aussi pour l'Oracle et la Divinité Infernale de François Lis, pour l'Hercule de Franck Ferrari, qui fait son miel du personnage de prestidigitateur que Py lui a taillé. Et pour les jeunes pousses de l'Atelier lyrique de l'Opéra de Paris, Marie-Adeline Henry, Stanislas de Barbeyrac, Florian Sempey, qui transforment quelques silhouettes en marbres héroïques.

Au pupitre, Marc Minkowski confirme ses affinités avec Gluck, obtenant de ses Musiciens du Louvre de subtils camaïeux et mille trésors instrumentaux auxquels répondent les interventions d'un chœur dont l'union fait la force. Autant de bienfaits que l'on goûte encore mieux pendant tout l'acte III, quand l'orchestre délaisse la fosse, qui a parfois tendance à estomper les contours, pour rejoindre les chanteurs sur scène : le triomphe de la vie et de l'amour conjugal serait-il aussi celui de la musique ? **E.D.**